

Brèves littéraires

Brèves

L'attente

Mélanie Lafonteyn

Numéro 53, automne 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5322ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lafonteyn, M. (1999). L'attente. *Brèves littéraires*, (53), 96–97.

MÉLANIE LAFONTEYN

L'attente

Le matin, à partir de dix heures, elle change de visage. Elle pâlit et de grosses gouttes de sueur mouillent son chemisier. Une insupportable douleur d'estomac lui donne la nausée et l'oblige à s'asseoir d'un coup dans son fauteuil de cuir marron. Pour éviter un tremblement qu'elle ne peut dominer, elle écarte les doigts en s'appuyant de toutes ses forces sur les bras du fauteuil et respire par saccades.

Dix heures trois. Le facteur va sonner. Dix heures cinq. Aujourd'hui il y aura une lettre pour elle. Dix heures six. Elle sera velours, intimité, magie. Dix heures huit. Il l'aime. Dix heures dix. Il n'y a plus aucune chance qu'on sonne à sa porte.

Lorsque les pas du facteur s'éloignent dans le couloir, elle se lève péniblement, marche de long en large dans la pièce, regarde par la fenêtre avec angoisse et s'assoit à nouveau, comme vidée de son sang.

Au bout de trois mois d'attente, elle comprend qu'une maladie dont elle ignore le nom s'est emparée de son corps et de son esprit et que personne ne l'aidera à sortir de cette prison qui la tue jour après jour. Il faut faire volte-face et lutter avec les dents, les poings, toute l'astuce dont l'intelligence est capable, l'instinct de survie qui sauve toujours des pires douleurs.

Un mercredi, à l'aube, elle traîne son fauteuil jusqu'à l'écritoire et choisit sa meilleure plume. Une fois la

lettre rédigée, elle s'habille avec soin, se maquille, ouvre la lourde porte du hall d'entrée de l'immeuble et poste la lettre. Ses jambes lui semblent moins pesantes. Son cœur bat régulièrement : elle aura assez de force pour aller jusqu'au jardin public.

Le lendemain, à dix heures juste, le facteur sonne à sa porte et lui remet une enveloppe. Elle l'ouvre, déplie les feuillets et lit la lettre d'amour qu'elle s'est écrite la veille. Des mots passionnés jaillissent de toutes les lignes qui resplendissent comme les traînées lumineuses d'un feu d'artifice incontrôlable. L'amoureux imaginaire parle d'une forêt dont elle est la chaumière, d'un désert dont elle est la source inattendue, d'une île dont elle est le phare. La femme tremblante, fragile, malade s'est transformée en souveraine d'un homme qui ne voit qu'elle, n'aime qu'elle, ne vit qu'à travers elle.

Elle relit la lettre qu'il lui avait adressée trois mois auparavant. Elle la trouve incolore, insipide, vulgaire, et, stupéfaite, se demande comment elle a pu attendre avec une anxiété malade une seconde lettre d'un homme qui ne sait ni s'extasier, ni rêver et ignore tout désir d'aimer.

Un samedi soir, elle entend son nom derrière la porte. Il est devant elle, les cheveux lissés et la cravate joyeuse, comme s'il n'était coupable d'aucun méfait ni responsable d'aucune trahison.

Elle le regarde avec cette lucidité terrible qui ne pardonne rien. « Va-t-en, dit-elle doucement, je suis guérie de toi. »